



**Philonsorbonne**

9 | 2015  
Année 2014-2015

---

# Un Hegel nietzschéen et l'histoire comme logique de production de sens

Ricardo ESPINOZA-LOLAS

---



## Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/philonsorbonne/747>  
DOI : 10.4000/philonsorbonne.747  
ISSN : 2270-7336

## Éditeur

Publications de la Sorbonne

## Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2015  
Pagination : 135-148  
ISSN : 1255-183X

## Référence électronique

Ricardo ESPINOZA-LOLAS, « Un Hegel nietzschéen et l'histoire comme logique de production de sens », *Philonsorbonne* [En ligne], 9 | 2015, mis en ligne le 11 janvier 2015, consulté le 08 juin 2021.  
URL : <http://journals.openedition.org/philonsorbonne/747> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/philonsorbonne.747>

---

© Tous droits réservés

# Un Hegel nietzschéen et l'histoire comme logique de production de sens\*

Ricardo ESPINOZA-LOLAS\*\*

(Goldsmiths, University of London/Pontificia Universidad Católica de Valparaíso)

## Introduction

« Entre l'exécution d'un acte terrible et sa première idée,  
tout l'intervalle est comme une vision, ou comme un rêve affreux :  
l'âme et les agents mortels tiennent alors conseil ;  
et l'homme est comme un petit royaume en proie à une insurrection ! »

(Shakespeare, *Jules César*, II, 1, 63-69)

Racontons l'histoire d'une autre manière, n'importe quelle histoire ou « l' »histoire. Essayons d'aboutir à une histoire de la manière par laquelle nous sommes arrivés à être ce que nous sommes, avec Shakespeare, Plutarque et au fond, toujours à partir de Hegel et de Nietzsche. – Un Hegel à la hauteur des temps (pas un Hegel des manuels) et de ses catégories

---

(\*). Le présent article fait partie du Projet FIAC N 1108 : Fortalecimiento, proyección y efectividad del Doctorado en Filosofía de la Pontificia Universidad Católica de Valparaíso, a partir de su Internacionalización. Il s'intègre dans le Projet FONDECYT n° 1140973 : « Realidad y técnica en Zubiri » (« Réalité et technique chez Zubiri »).

(\*\*). Ricardo ESPINOZA-LOLAS est docteur en philosophie de l'Universidad Autónoma de Madrid et professeur d'histoire et de philosophie contemporaine à l'Instituto de Filosofía de la Pontificia Universidad Católica de Valparaíso, directeur du programme de doctorat en philosophie de la même institution. – Il est Visiting Fellow de Goldsmiths, University of London ; membre et professeur de la Fundación Xavier Zubiri de Madrid ; directeur du Centro de Estudios Hegelianos et éditeur en chef de la revue *Revista de Estudios Hegelianos* (<http://www.revistaestudioshegelianos.com/>). – Il est en outre directeur de développement de l'Instituto de Sistemas Complejos de Valparaíso ([www.sistemascomplejos.cl](http://www.sistemascomplejos.cl)), et éditeur

philosophiques (sans les rendre explicites) de la *Science de la logique* (*Wissenschaft der Logik*, 1812-1813 et 1816 et seconde édition posthume de 1832, actualisée et corrigée à partir de l'édition de 1812 de « La doctrine de l'être »), c'est-à-dire de la logique de l'immédiat ; le livre par excellence de la nature, et de l'idéologie. – Et un Nietzsche également, envisagé à partir de notre situation actuelle où ce que nous voyons est une production de sens au-delà des métaphysiques et des idéologies dominantes ; un Nietzsche ludique et dionysiaque comme celui d'*Ainsi parlait Zarathoustra* (*Also sprach Zarathustra*, 1883-1885) dont le propre historique est en soi-même une production de sens au-delà des métaphysiques à la mode ; il s'agit de décider pendant la marche presque de façon aléatoire : l'innocence du devenir. Autrement dit, nous sommes face à une histoire apollo-dionysiaque ; une histoire de logiques mais productrices de sens.

Tout d'abord, examinons la manière par laquelle ont commencé à advenir les faits qui nous entourent encore aujourd'hui (dans l'idéologie actuelle), sous une certaine idée qui nous régule et qui nous détermine par tout le poids de l'histoire, d'une certaine histoire. Nous considérons parfois que l'histoire est quelque chose comme un rouleau de papier ou un papyrus unique qui se déploie lentement, et qui amène en soi-même quelque chose de préexistant ; ou bien nous croyons que dans l'histoire, se trouvent certaines semences qui y ont été mises d'une manière transcendante par la main de quelque dieu afin de donner de soi un projet qui doit être actualisé et réactualisé ; d'autres fois encore, nous pensons que l'histoire est la bataille implacable des faits, ou une trame nécessaire et ennuyeuse des faits donnés qui ne pourraient pas être d'une autre manière ; enfin même, l'histoire pourrait être la remise de certaines qualités et possibilités qui permettraient à d'autres de pouvoir les développer. Nonobstant, dans tous les cas, on est certain qu'il nous est impossible de penser d'une manière anhistorique. Nous-mêmes sommes éminemment historiques et donc notre propre société est évidemment historique. Nous sommes individuellement et socialement historiques. Comme nous le rappelle bien Nietzsche dans sa *Généalogie de la morale* : « Honneur donc

---

en chef de l'Editorial « Midas » (<http://editorialmidas.wix.com/home#!>). – Il a obtenu trois projets FONDECYT comme chercheur responsable au sujet de Zubiri (projet d'une durée de trois ans) : « Le problème du temps chez Zubiri » (projet n° 1060475) ; « Réalité et corps chez Zubiri » (projet n° 1110507) ; et « Réalité et Technique chez Zubiri » (projet n° 1140973). – Il a lui-même été chercheur sponsor de deux autres projets FONDECYT (de postdoctorat) : le FONDECYT n° 3085042 : « El problema del tiempo biológico desde el horizonte de la filosofía de Zubiri » du Dr. Esteban Vargas ; et le FONDECYT n° 3120131 : « Geofilosofía de la ciudad latinoamericana » du Dr. Patricio Landaeta. – Auteur et éditeur de six ouvrages : *Realidad y tiempo en Zubiri* (Granada, Comares, 2006) ; *Zubiri ante Heidegger* (Barcelona, Herder, 2008) ; *Hegel. La transformación de los espacios sociales* (Concón, Midas, 2012) ; *Flashback, miradas y gestos* (Concón, Midas, 2012) ; *Realidad y ser en Zubiri* (Granada, Comares, 2014) ; *El cuerpo y sus expresiones* (Granada, Universidad de Granada, 2014). – Auteur de plus de 70 articles autour de Deleuze, Zubiri, Heidegger, Hegel, Nietzsche, etc., en revues indexées. – Sa thématique principale de recherche est l'analyse des nouvelles logiques permettant de repenser la société civile. – E-mail : [respinoz@ucv.cl](mailto:respinoz@ucv.cl)

aux bons génies qui veillent peut-être sur ces historiens de la morale ! Il est malheureusement certain que l'esprit historique leur fait défaut et qu'ils ont été abandonnés justement par tous les bons génies de l'intelligence du passé. Ils ont tous, selon la vieille tradition des philosophes, une façon de penser essentiellement anhistorique : on ne saurait en douter. La niaiserie de leur généalogie de la morale apparaît dès le premier pas, dès qu'il s'agit de préciser l'origine de la notion et du jugement "bon" »<sup>1</sup>. Comment est-il possible de penser un mode anhistorique ? Nietzsche s'interroge avec malice. Une telle « entreprise » est-elle possible à réaliser ? Pourquoi est-ce que sous l'idéologie actuelle, nous cherchons à nous subjectiver d'une manière anhistorique ? Qu'est-ce qui en résulte ? Quelle est la finalité ? Pourquoi une telle peur de l'historique ? Généralement, dans les passages où Nietzsche parle avec « malice », nous nous trouvons à un endroit où il faut rester et nous attarder. C'est à partir de là qu'il est possible d'avancer et de voir comment nous pouvons rendre compte du fonctionnement du discours et de la pratique anhistorique de l'idéologie dominante, de l'être du discours et de la pratique qui paralyse et qui détruit la vie, la production du sens. Parfois, on croit qu'il est impossible de s'aventurer dans l'historique, parce que nous sommes attachés aux enchaînements idéologiques de l'immédiat, de l'anhistorique. Et ainsi nous ne pouvons plus raconter ce qui fut (puisque cela est inamovible) ou voir ce qui est (puisque nous en faisons partie) et encore moins esquisser ce qui sera (tâche de peu d'entre nous). Néanmoins, dans ce qui se présente comme « innocent » se cache le rhizome corporel, le registre de notre corps, les traces physiques de notre esprit, ses fissures, ses plis, sa chair, son sang, ses déchets, sa peau, ses tonalités ; c'est donc comme parler sans montrer qui nous sommes : sans nos peurs, sans nos rêves, sans nos espoirs, sans nos capacités et nos limitations, sans nos tricheries et nos mensonges, sans nos ancêtres, sans nos matrices biographiques, sociales et historiques. Bref, sans ce que nous sommes dans le plus propre à chacun et qui est toujours en train de s'agencer, de manière dynamique ; en effet, même de manière indépendante à chacun de nous, nous sommes déjà dans une production de sens des logiques mêmes de la vie.

Nous nous sommes organisés de cette manière pendant des siècles dans une lutte entre, d'une part, l'anhistorique qui veut dominer comme une idéologie immédiate « en soi », depuis Rome (avec l'idéologie de Caius Octave Thurinus) et d'autre part, depuis la plus récente modernité, dans une idéologie qui prend forme dans une structuration institutionnelle de caractère représentatif qui nous régule, nous organise, nous projette, et nous définit par notre identité, et par conséquent, par ce que nous sommes, par nos mouvements et par nos espoirs, et à partir de là émerge ce que nous ne sommes pas, aussi bien nos frontières existentielles qu'empiriques : c'est l'État moderne et l'âge du sujet.

---

1. F. Nietzsche, *Généalogie de la morale*, Œuvres complètes, vol. 11, trad. Henri Albert, Paris, Mercure de France, 1900, p. 32.

## I.

Quand Jules César est mort assassiné en 44 av. J.-C., non seulement meurt Jules César, sous la main de Brutus, Cassius et d'autres (au fond, l'assassinat d'une fraction du Sénat même de la République), mais ce qui meurt avec lui c'est le projet de Jules César (qui sera en partie repris par Marc Antoine) et dès lors le projet du simple jeune Caius Octavius Thurinus commence à se réaliser peu à peu jusqu'à l'année 31 av. J.-C. (date de la bataille d'Actium). Ce projet, c'était Rome. Nous pouvons raconter l'histoire de l'Occident de nombreuses manières, on peut dire que l'Occident « se produit » et qu'avec lui se produit aussi l'Orient. Et on peut la raconter avec différents textes au cours des siècles. Au fond c'est littérature, mais non pas au sens péjoratif, bien au contraire. Par exemple, à travers Shakespeare et les historiens anciens tels que Plutarque, on reconstruit le début, un certain début possible, de ce qui est aujourd'hui pour nous l'Occident. Là sont présents les trois moments fondamentaux de notre analyse, à savoir l'idéologie, la technique et l'événement. Ces trois moments sont les axes de mon dernier livre : *Hegel et les nouvelles logiques du monde et de l'État*. Hegel, comme beaucoup d'autres penseurs, a été un grand lecteur de Shakespeare et de Plutarque ; il a appris d'eux (comme je le fais maintenant). Et nous pouvons voir comment il les a lus pour réaliser sa propre histoire de l'Occident (qui a été l'une des plus importantes histoires de l'Occident). Comme on le sait, Shakespeare a été très séduit par Plutarque et ses *Vies parallèles*, bien qu'il ne les ait pas lues en grec ni de manière parallèle (figures grecques avec figures romaines, suivies des textes de synthèse comparatifs), il a lu seulement certaines de ces vies d'après une traduction douteuse faite à partir du français. La traduction fut réalisée par Thomas North en 1579 à partir de l'excellente traduction française de Jacques Amyot. Les deux ont été publiées en Angleterre par l'immigrant français Thomas Vautrollier. À la mort de celui-ci, son disciple Richard Field republia en 1595 l'œuvre de Plutarque, corrigée et augmentée. Ce qui s'avère intéressant est que Field était ami d'enfance de Shakespeare. Ils étaient camarades du secondaire à Stratford-upon-Avon. On sait même que leurs parents avaient une étroite relation : l'inventaire de l'entreprise de tannage de M. Field a été fait par le père de Shakespeare. Le jeune Field est arrivé à Londres plusieurs années avant Shakespeare et il l'a probablement aidé à faire son chemin à la capitale. Lorsque Shakespeare décide de publier *Venus et Adonis* (1592-1593) et *Le viol de Lucrece* (1594), il est en relation avec Field : « Ils furent amis très intimes, car Shakespeare cite son nom dans le Cymbeline quand on demande à Imogène, déguisée, le nom de son

maître et qu'elle répond que c'est Richard du Champ (IV, 2, 380), c'est-à-dire Richard Field... Il est possible que Shakespeare ait travaillé à partir d'un exemplaire que Field lui aurait donné ou prêté, un exemplaire beau et cher qui coûtait quelque livres »<sup>2</sup>. De cette manière, Shakespeare écrit son magnifique *Jules César* et commence la dernière période de son œuvre, période qui est vraiment brillante, et qui ira désormais de pair avec sa lecture héritée de Plutarque et de ses *Vies*. Depuis cet instant et jusqu'à la fin de sa vie, son mode d'écriture sera unique et très différent de celui de sa première période. Shakespeare abandonne la rhétorique élargie, un peu baroque, qu'il aimait et son écriture devient plus simple, laconique, dense et profonde. Aussi bien ses personnages que ses histoires deviennent plus réflexives et profondes. Shakespeare lui-même, plus adulte et totalement en accord sur cela avec l'historien Plutarque, voit le fait même qui ouvre et qui constitue l'Occident dans l'assassinat de Jules César. La narration des faits n'est plus rhétorique ni basée sur la légende selon laquelle Brutus était fils de César et donc sur l'idée que l'assassinat serait un parricide (ce qu'il avait fait plusieurs fois dans ses œuvres précédentes), comme par exemple dans son *Henri VI* (seconde partie de 1591). Car ce qu'il souhaitait mettre en lumière sous l'idéologie du théâtre élisabéthain (on ne peut pas oublier que d'une certaine manière Shakespeare travaillait pour la Reine Elisabeth et pour son idéologie Tudor) était ce qu'il y avait de vil dans le fait pour un fils ou pour un peuple de conjurer contre son propre roi. Cela était inacceptable pour l'idéologie élisabéthaine (bien qu'elle opérât de toute façon). Désormais, dans son *Jules César* de 1599, tout est raconté d'une manière unique, car ce qui est en jeu n'est plus une question familiale ou psychologique, (un parricide contre un « roi »), mais l'événement qui rompt avec l'idéologie déployée par Jules César et ses batailles. De cette manière, un nouveau monde s'ouvre, (brisant le monde dessiné par César), un monde incertain, car le projet de Brute n'arrive pas à se déployer et que la guerre civile s'achève avec la mort de Philippe. C'est ainsi que l'idée du monde selon Octave commence à naître, quand bien même il y avait un grand obstacle pour pouvoir la déployer dans sa totalité, à savoir Marc Antoine (il ne faut pas oublier la formation du Triumvirat d'Antoine, Lépide et Octave, qui ont éliminé les assassins de César et ses idées). Antoine était d'une certaine manière le vrai fils de Jules César à l'égard de plusieurs de ses légions, toujours fidèle et proche du dictateur ; et celui qui voulait développer son idée (il était comme l'inconscient de Jules César), car il le connaissait très bien (c'est pourquoi Antoine cherche toujours à conquérir l'Empire parthe, de la même manière que César, car c'est là que se jouait l'avenir du nouvel Empire). Antoine a ainsi essayé de réaliser l'idéologie de César. Et c'est contre Antoine et cette idéologie qu'Octave et ses légions ont lutté jusqu'à la défaite de celui-ci lors de la décisive bataille navale d'Actium, en 31 av. J.-C.

---

2. J. Shapiro, 1599. *Un año en la vida de William Shakespeare*, Madrid, Siruela, 2007, p. 165 (traduction libre).

## II.

Pour comprendre les événements qui arrivent après 44 av. J.-C. et jusqu'en 30 av. J.-C., il est nécessaire de lire en détail non seulement *Jules César* de Shakespeare (une synthèse des lectures de Plutarque autour de trois des *Vies* : « Jules César », « Brutus » et « Antoine », la principale étant celle de Brutus), mais il faut en outre lire la monumentale tragédie *Antoine et Cléopâtre* (1606) ; probablement l'une des meilleures œuvres tragiques de toute la vie de Shakespeare. Il n'en a en effet écrit aucune autre comme celle-ci (sont mémorables, notamment, la complexité et la quantité des scènes articulées dans une trame narrative de caractère presque filmique), avec un Plutarque qui se trouve toujours présent du début à la fin de cette tragédie, mais où le style de Shakespeare transforme en mythe occidental ce que l'historien grec racontait avec sagacité. Lorsqu'on la lit et, notamment, qu'on la voit au théâtre, émergent des questions anciennes et d'actualité. C'est ainsi grâce à Shakespeare que depuis le XVII<sup>e</sup> siècle nous nous posons les mêmes questions, aux côtés des spectateurs de différents théâtres du monde : Que serait devenu le monde, tel que nous le connaissons et où nous habitons, avec son idéologie qui nous constitue, si Jules César n'était pas mort assassiné par Brutus et ses partisans en 44 av. J.-C. ? Que serait devenu le monde si Marc Antoine avait gagné la bataille navale d'Actium contre Octave en l'année 31 av. J.-C. ? Clairement, ce serait un « autre » monde, et une autre idée aurait guidé notre mode d'organisation et d'être dans le monde, comme dirait Heidegger. Un monde avec l'empreinte de Jules César, ou le monde d'Antoine et Cléopâtre. Je me permets de m'aventurer à dire, sachant que l'histoire est déjà écrite, que plusieurs des conflits actuels qui nous touchent et nous inquiètent n'existeraient pas. Je peux conjecturer qu'on devrait faire face à d'autres problèmes, mais pas aux actuels. Par exemple, dans cet « autre monde », on ne rencontrerait pas le conflit entre Palestiniens et Israéliens. En gros, « le » problème Occident et Orient n'existerait probablement pas. Puisque ce serait un autre monde sans Rome, sans la capitale de l'Empire romain (et plus tard de l'expression du christianisme et de la modernité), et sans l'âge impérial de César Auguste et de l'orgueilleuse Lex, c'est-à-dire de l'Institution (qui nous définit et nous modèle jusqu'à aujourd'hui). Probablement, pour Jules César et notamment pour Antoine, la capitale de tout ce monde serait la stratégique Alexandrie (en Égypte) et Rome ne serait qu'une de ces villes-satellites fondamentales (comme l'était Constantinople pour Rome).

Une Alexandrie capitale d'un autre Empire (sous la conception d'une autre idée qui prend d'autres décisions pour construire et produire le monde) et incluant plusieurs des peuples orientaux, plusieurs d'origine sémite (avec dieux multiples) et avec Jules César et Cléopâtre, ou Antoine et Cléopâtre. Cependant, Caius Octavius Thurinus ne voulait pas de ce projet alexandrin (païen et hérétique à ses yeux) et a peu à peu établi le sien. Octave, pendant 14 ans, de 44 à 30 av. J.-C., dès l'assassinat de Jules César, a construit le futur empereur César Auguste (il avait seulement 33 ans). Dès l'année 27 av. J.-C. il a été nommé formellement Caius Jules César Auguste par le Sénat (à 36 ans, il dirigeait complètement Rome et l'Empire). En réalité, le succès de ce jeune Caius Octave est une grande production de sens (comme dirait Deleuze) qui a inventé Rome en tant que capitale du monde ancien, et c'est avec elle que naissent l'Occident et l'Orient. Le grand problème d'Octave était donc la présence d'Antoine et de son projet alexandrin.

Il s'avère intéressant de signaler, comme Plutarque le fait constamment dans son « Antoine » (idée répétée presque littéralement par Shakespeare), que Marc Antoine était plus âgé et plus expérimenté qu'Octave ; il était plus proche des soldats et des généraux de plusieurs légions (Antoine a en effet été un général courageux qui a su gagner le respect de tous, notamment lors des Guerres des Gaules où il lutta comme le meilleur de tous, et, à la différence du jeune Octave, toujours dans l'une des sections de l'armée de César) ; de plus, Antoine avait le goût des fêtes et des beuveries, qu'il organisait pendant plusieurs jours avec ses soldats ; il avait aussi plus de forces militaires et navales situées à différents endroits (légions qui étaient de confiance et très loyales), des bateaux mieux équipés, sans compter toutes les forces égyptiennes de Cléopâtre et des pays d'Orient soumis à Antoine ; malgré tout, il a été vaincu à Actium l'année 31 av. J.-C. Ce qui le conduit au suicide, comme Cléopâtre l'année 30 av. J.-C. Et cette nouvelle, la défaite de la bataille d'Actium, de même que précédemment la mort de Jules César l'année 44 av. J.-C., est une énorme nouvelle pour tout le monde à l'époque, et son écho continue à résonner jusqu'à nos jours, réapparaissant dans les théâtres du monde où sont représentées les œuvres de Shakespeare.

Cet événement a dû être inexplicable pour l'époque qui a amené, d'une part, le jeune Caius Octavius Thurinus (qui se faisait appeler Caius Jules César Auguste pour oublier le nom Thurinus et dire ainsi à toutes les légions romaines possédant en réalité le pouvoir de fait qu'il n'était pas seulement le fils légal de Jules César, mais d'une certaine manière, qu'il était son incarnation) à se convertir et se présenter comme Caius Jules César Auguste (littéralement, le César vénéré) ; et d'autre part, au suicide d'Antoine, avec l'intention de l'éliminer de l'histoire et de la surface de la terre pour qu'il ne devienne rien d'autre que l'amoureux de Cléopâtre (c'est ainsi en effet qu'il a perduré au long des siècles, dans plusieurs films, certains étant meilleurs que d'autres). Pour réaliser cela, le suicide d'Antoine ne suffisait pas, il fallait en finir avec le projet alexandrin et en conséquence, faire s'effondrer



le statut d'Antoine dans l'Égypte. Car Antoine était déjà considéré comme l'empereur en Égypte et dans d'autres pays d'Orient, il s'habillait avec des vêtements égyptiens et non romains. Pour les fêtes, il s'habillait comme le dieu Dionysos (Antoine a beaucoup admiré aussi bien la culture égyptienne que la culture grecque). D'après Plutarque, il était considéré comme le fils d'Hercule (ce qui est repris par Shakespeare) et il s'est toujours senti le fils de Dionysos, soutenu par le dieu. La question est alors de comprendre comment le fils d'Hercule, l'invincible et le favori du dieu Dionysos, le fort et l'entêté Antoine, a pu être vaincu lors de la bataille d'Actium. Comme nous l'avons dit, ce n'est pas seulement lui qui mourut mais un nouvel ordre, une nouvelle idée qui était en train de se concevoir, de se bâtir et de s'esquisser depuis des années (depuis Jules César, je crois). C'était un autre monde, avec sa capitale en Alexandrie et sous l'égide du dieu Dionysos (et non pas d'Apollon comme dans le monde Romain). Autrement dit, c'était un autre horizon géopolitique, qui aurait entraîné une autre idéologie, une autre subjectivation pour l'humanité.

Lors des batailles navales et aux côtés de milliers d'hommes sous ses ordres, Antoine était toujours présent parce qu'il était « le » favori du dieu Dionysos (n'oublions pas que lors des fêtes, Cléopâtre s'habillait comme Aphrodite, c'est-à-dire comme Ariane). Selon Plutarque, il a vu en pleine bataille le bateau de Cléopâtre s'éloigner des eaux du conflit, et est ainsi resté effrayé et angoissé. En voyant qu'elle s'éloignait, il abandonna ses amis, ses hommes, sa flotte, son prestige, son orgueil et il partit désespéré à sa recherche, à la vue de tous, même de ses ennemis (parmi lesquels le grand général Agrippa). Et c'est ainsi qu'Antoine a tout perdu l'année 31 av. J.-C. Puis, en Alexandrie, il apparut comme un mort-vivant, et ses soldats désertèrent pour s'en aller rejoindre les légions d'Octave. Les historiens modernes fournissent des explications divergentes de celles des anciens pour donner du sens à la défaite d'Antoine à Actium en 31 av. J.-C., mais pour nous, le récit ancien nous permet de lire et de comprendre l'événement qui était en jeu, car c'est en effet de cette manière qu'il a été perçu par les anciens eux-mêmes. Ils ont dû expliquer l'inexplicable.

Antoine restait dans une solitude totale, rien ne pouvait le consoler, même pas Cléopâtre. Suite à ces événements, tout le monde l'abandonne. Son idée d'Alexandrie disparaît peu à peu, son histoire de longue date avec Jules César, ses femmes, ses soldats, ses voyages, ses rêves, toutes ses campagnes, sa guerre éternelle contre les parthes, son amour pour Cléopâtre disparaissant sous le sable du désert. Tout s'évanouissait et devenait invisible, couvert de terre. C'est l'âge d'Antoine qui disparaissait devant ses yeux. Le dieu l'abandonnait. Shakespeare écrit, à partir de sa lecture de Plutarque, l'un des textes les plus beaux de toute son œuvre pour exprimer le moment précis où le dieu abandonne Antoine. Sentir « le passage de Dieu » doit être sans doute un événement radical. C'est un passage qui t'abandonne au passage, et qui permet d'entrevoir et de pressentir l'arrivée de la chute et de la fin, lorsque tout s'effondre. C'est à ce propos qu'est écrit le magnifique quatrième acte (troisième scène) de son *Antoine et Cléopâtre*.

La thèse très suggestive qui se trouve présente dans toute la vie d'« Antoine » de Plutarque, c'est l'imbrication entre le dieu Dionysos et le caractère le plus essentiel d'Antoine ; une telle imbrication nous permet de lire les idées qui motivaient Antoine, et de comprendre pourquoi celui-ci s'éloignait complètement de Rome et de tout ce qu'elle signifiait (ainsi comme il s'éloignait d'Octavie, la romaine par excellence et sœur d'Octave, et se rapprochait de Cléopâtre, la païenne). Plutarque retrace magistralement de la façon suivante le cours des événements de cette nuit en Alexandrie d'il y a 2 000 ans :

On prétend qu'au milieu de cette nuit, pendant que la ville, saisie de frayeur dans l'attente des événements, était plongée dans le silence et la consternation, tout à coup une harmonie d'instruments de toute espèce, mêlée de cris bruyants, de danses de satyres et de chants de réjouissance, tels que ceux qui accompagnent les fêtes de Bacchus, se fit entendre au loin : il semblait que ce fût une troupe bachique qui, après s'être promenée avec grand bruit et avoir traversé la ville, s'était avancée vers la porte qui regardait le camp de César : à mesure qu'elle marchait, le bruit devenait plus fort, et elle était enfin sortie hors de la ville par cette porte. Ceux qui réfléchirent sur ce prodige conjecturèrent que c'était le dieu qu'Antoine s'était toujours montré le plus jaloux d'imiter, qui l'abandonnait aussi<sup>3</sup>.

Quand le dieu abandonne Antoine, événement tristement beau, unique et mythique (dans le passé immémorial de l'homme), Alexandrie est finie pour toujours, et Cléopâtre devait donc se suicider (puisque désormais il n'y avait plus aucune terre pour qu'elle puisse être). Octave les inhume alors ensemble pour ainsi créer un autre mythe, celui des amoureux qui se sont aimés jusqu'à la fin (éliminant de cette manière toute trace idéologique du projet d'Antoine).

Plutarque indique subtilement entre les lignes, l'importance que revêt l'absence du dieu non seulement chez Antoine mais dans Alexandrie elle-même. C'est le dieu qui abandonne Alexandrie, comme dirait Hegel, le dieu et sa confrérie dionysiaque laissent l'homme et la ville aux portes de la mort. Éloignés de Dionysos, ils tombent ensemble, car tous deux s'appartiennent l'un l'autre. L'homme et la ville (son idée) sont liés l'un à l'autre. Ce ne sera plus le temps d'Antoine, et donc non plus celui d'Alexandrie (et il ne l'a plus jamais été). Ne sera plus ce qui devait être, ce qui était en train de se dessiner et de décider de l'histoire, à savoir, la capitale du nouveau monde qui a été fixé par Dieu, en ce moment précis, à Rome, à travers les décisions de César Auguste. C'est dans cette idéologie nouvellement-née que nous vivons depuis 2000 ans. Tout le monde a senti que le dieu et sa cour abandonnaient Alexandrie, et l'Égypte est ainsi devenue colonie, en finissant avec toute une manière d'habiter. À ce moment-là, on commence à négocier avec la nouvelle Rome, où Caius Octave Thurinus était le vénérable César par excellence, alors que les troupes de soldats d'Antoine désertaient partout et

---

3. Plutarque, *Vies parallèles*, Tome VII, LXXVI, 151.

qu'ils trahissaient tout ce qu'ils croyaient. Les liens de confiance étaient remplacés par d'autres liens, parce que la mort d'Antoine était la mort d'Alexandrie, et que la vie était à présent aux côtés d'Octave. En d'autres termes, le geste d'Antoine d'abandonner la bataille et de suivre Cléopâtre aura représenté d'une part, la mort pour les deux (pour Antoine et pour Alexandrie) et d'autre part, la naissance d'Auguste et de Rome. Dionysos lui-même sur son bateau, selon les reproductions mythiques, a abattu Antoine pour suivre son Ariane. C'est à partir de ce geste dionysiaque de la vie la plus pleine qu'émerge l'événement mystérieux de la mort la plus sombre. Le dieu Dionysos est toujours *lysios* (libérateur) et *zoter* (destructeur), autrement dit, le dieu qui donne la vie et la mort. C'est grâce au geste le plus grand d'Antoine, sa décision, que l'amour entre eux deux est sauvé pour toujours, et à la fois, que le destin de sa mort reste pour la postérité. Peut-être que le Dieu cherchait à ce qu'Antoine puisse sauver l'amour dans la bataille d'Actium, et ainsi, le même Dieu, à côté d'Antoine et de Cléopâtre, fonderait Alexandrie, entraînant le suicide d'Octave. En réalité, il est impossible de savoir ce qui aurait pu advenir. Rome serait sans doute devenue une sorte de Constantinople (Istanbul), un satellite stratégique de la grande Alexandrie.

Le poète Kavafis, plusieurs siècles après ces événements racontés par Plutarque et par Shakespeare, va rendre compte de ce que nous sommes en train de dire dans son poème « Dieu Abandonne Antoine » :

Lorsque soudain à l'heure de minuit  
tu entendas passer la troupe invisible  
dans un cortège d'exquises musiques et de voix  
ne te lamente pas en vain sur ton sort,  
ton destin qui t'abandonne,  
tous tes desseins qui partent en fumée.  
Avec courage,  
comme quelqu'un qui s'y attendait,  
fais tes adieux à Alexandrie  
qui s'éloigne de toi.  
Surtout ne t'abuse pas, ne te dis pas  
que ce n'est qu'un rêve  
que tes oreilles se sont trompées ;  
ne daigne point tels vains espoirs.  
Comme si tu t'y attendais depuis toujours,  
avec le courage  
de quelqu'un qui fut digne de cette ville,  
approche-toi d'un pas ferme de la fenêtre  
et écoute avec émotion,  
sans te laisser aller aux invocations des lâches  
– leurs lamentations ! –  
écoute comme une ultime jouissance  
les instruments exquis de la troupe secrète  
et fais tes adieux à Alexandrie que tu perds.

En effet, c'est Alexandrie qui perd Antoine, et elle-même s'est perdue avec lui comme une possibilité pour le monde. Le devenir de son idée disparaît. Elle ne prend plus de décisions, à propos de rien ni pour personne ; son histoire s'arrête et se perd dans les textes de l'Antiquité. Et à ce moment précis, Rome advient, se réalise, et l'Occident commence sa marche.

### III.

Ce qui reste plus ou moins clair dans toute cette histoire que l'on a racontée, c'est qu'actuellement nous sommes à un moment de l'histoire où l'État même est en crise : son idéologie est en morceaux. Ce qui a été donné en Occident, depuis Rome, comme le modèle des organisations, est entré dans une profonde révision critique faite par des milliers d'acteurs du monde entier ; dans l'actualité, notre société civile demande une nouvelle fois de repenser le modèle dans lequel nous vivons. Notre Rome, n'importe quelle Rome, est en crise (que ce soit la Rome d'Octave, la Rome de Charles V, la Rome de Mehmed II, la Rome de Jefferson, la Rome de Mao, la Rome de Bolivar, etc.). Et apparemment, ce malaise augmente partout. Il suffit de voir, n'importe où dans le monde, les actualités du jour à la télévision, ou de visiter Facebook pour voir les problèmes depuis l'Ukraine jusqu'au Chili : la précarité en Afrique, les guerres éternelles au Moyen-Orient, et que dire du problème presque ontologique israélo-palestinien. On a parfois l'intuition que tout l'enjeu est relatif à la manière de nous organiser (ce qui a été en jeu depuis Jules César, et même avant lui), au mode institutionnel de créer les relations des uns avec les autres – et un tel mode dans sa version moderne ne se suffit plus ; il est usé, en panne de matériaux, ses concepts ne sont plus incarnés chez les citoyens. La question est devenue complexe de nos jours, très complexe, dira-t-on. Mais si nous regardons dans le détail, par exemple, Facebook (le réseau social par excellence), et que nous voyons les diverses manières par lesquelles des milliers d'humains interagissent entre eux, ou le problème concret de l'État islamique (des sunnites extrêmes et de son imposition arbitraire, violente et radicale du djihad), dans le Nord de la Syrie ou de l'Iraq ; ou dans les différents séparatismes à travers le monde (ou encore en Europe, celle du système de l'État providence, depuis l'Écosse à la Catalogne) ; on s'aperçoit alors, formulé à la manière ancienne, à la manière hégélienne, que le problème des identités et des différences est plus présent que jamais. En effet, comme on le sait, un tel problème est très ancien, revient et réapparaît toujours avec un nouveau visage. Parfois, je crois que les problèmes actuels sont les mêmes que ceux qu'avaient l'Europe et l'Orient à la fin du XV<sup>e</sup> et au début du XVII<sup>e</sup> (il suffit de penser à quelques personnages, d'Henri VII à Mehmed, à François I<sup>er</sup> aussi, Charles V, Luther, Vlad II Dracul, le pape Alexandre VI, Érasme, Shakespeare, etc.). Ce sont

des problèmes jamais résolus parce qu'ils n'avaient pas de solution, ou plus exactement, les solutions à ces problèmes constituent les problèmes actuels. Il n'y a pas de solution possible qui ne soit historique ; on maintient toujours le clivage (tel fut l'enseignement de Hegel que Lacan a fait sien pour sa clinique). Ce problème de la crise de l'État a été analysé par d'innombrables chercheurs selon plusieurs perspectives. Ces perspectives peuvent se résumer à trois, d'après Hegel et sa *Science de la logique*, car ces catégories comprennent d'autres catégories d'analyse. Et chacune de ces catégories exprime une dimension temporelle de l'homme : son présent, son passé et son futur.

Ces trois éons temporels expriment trois moments constitutifs du déploiement de l'homme, travaillés par Hegel tout au long de son œuvre, notamment dans *La Science de la logique*, à savoir : l'idéologie (la règle), la technique (l'histoire), et l'événement (ou la prise de décision). Ces trois moments ont été présents dès le début de cette introduction de l'analyse de la naissance de Rome. L'idéologie se déplace dans le présent et nous régule et nous structure. La technique, dans le passé vivant, nous traverse et nous dynamise. Et l'événement ou la prise de décisions, dans le futur, nous ouvre et nous rend virtuels. Reprenons partie par partie. L'idéologie est le visage agréable et juvénile de la vieille idéologie. C'est-à-dire une structure tombée, métaphoriquement, du ciel ; la volonté de quelques-uns qui se tourne « comme si » elle était quelque chose de transcendant qui détermine le territoire conscient et empirique de chacun de nous, et qui, en même temps et plus fondamentalement, prétend déterminer le territoire inconscient de tous. Mais l'idéologie d'aujourd'hui, dans des temps sans dieu pour l'Occident et avec un dieu pour beaucoup de peuples d'Orient, devient encore plus complexe. Comme le souligne Žižek, dans l'idéologie occidentale, c'est le marché qui commande avec son impératif apparent et innocent : jouissez ! Cette idéologie n'est autre que le « capitalisme » (tardif ou non). Pour cette idéologie, tout est marché (l'entreprise et l'esprit d'entreprise), et pour sa réalisation, le dogme de la production infinie est nécessaire ; pour lui on fabrique le désir de vouloir tout – le rêve enfantin qui, en outre, permet d'accumuler la richesse de manière démentielle pour quelques consortiums. Au sein de cette idéologie, capitaliste, en apparaît une autre, celle qu'on pourrait appeler, simplement « islamique » ; une telle idéologie est aussi une idéologie ancienne qui a été présente depuis des siècles dans la dialectique contre l'Occident, avec différents noms, auparavant sous l'égide de l'Empire ottoman (siècles où Mohammed II a joué un rôle central), aujourd'hui sous l'égide de millions de musulmans, encore dispersés, mais avec le désir et la foi d'être UN, avec un Dieu qui « veut » les rassembler dans « LE » peuple de tous les peuples, et qui se propose de soulever le Moyen-Orient, l'Afrique du Nord et une certaine Europe de l'Est afin que l'âge islamique commence à advenir comme tel. Et face à cette dualité idéologique, on a d'autres idéologies. Par exemple, celles des États-Unis, de la Russie, de l'Inde, de la Chine, de l'Amérique latine, etc., qui sont aussi touchées par le marché, avec plus ou moins

la présence de Dieu, certaines plus empiriques, avec des rêves de territoires concrets (USA), ou d'autres plus virtuelles avec rêves de territoires inconscients (UK). Mais toutes sont d'accord pour soutenir que le marché ne doit pas être ruiné et qu'il doit être toujours réalisé. Tout marché est un bon marché pour tous, spécialement pour nous, dit la devise.

Un autre élément d'analyse, selon Hegel, joint à l'idéologie, comme on l'a déjà signalé, c'est la technique. La technique au sens large, ce sont les couches et les couches de la mémoire – des codes, des stigmates, des textes, des récits qui confèrent sa base et sa subsistance au présent idéologique, mais qui se situent toujours comme derrière elle et qui apparemment ne sont pas visibles. La technique, c'est la collecte des années et des années de formation culturelle (*Bildung*) dans tous les domaines du déploiement de l'homme ; c'est son ADN qui est au fond mais comme une puissance dynamique qui apparaît et qui brille dans le présent. La technique n'annonce pas seulement le développement de l'homme, son histoire, mais aussi le mode même d'être technique de l'homme, de rendre la réalité intelligible, de la prendre en charge. La réalité devient intelligible et s'éprouve à partir d'un mode technique, c'est-à-dire d'une manière telle que l'homme prend en charge ce qui est perçu pour qu'il soit viable comme tel. Et pour prendre en charge la réalité, il va la dominer, la produire, la déployer, la connaître, etc. Il s'agit là du dynamisme historique qui est toujours présent en chacun de nous. La technique montre ce caractère dynamique qui est le moteur même de tout ce qui est en devenir, en prenant pour soi la propre négativité de ce dynamisme (toute horreur fait aussi partie de l'histoire, c'est pourquoi la technique est le nom propre aussi bien pour l'histoire, que pour l'homme et pour la réalité).

Enfin, le troisième élément de l'analyse, c'est l'événement ou la prise de décisions. Il s'agit de l'Idée au sens hégélien. Tout l'enjeu de la question est là. On peut nommer l'événement pour signaler ce qui apparemment n'était pas présent dans l'idéologie mais qui commence à opérer en elle et qui la déstabilise (mais qui en fait, a été toujours opérant en elle). Il s'agit de l'événement du point de vue de la forme la plus générale possible à la vision la plus conceptuelle d'une certaine philosophie particulière, comme celle de Badiou ou de Deleuze. D'un point de vue large, l'événement est comme ce qui advient depuis l'extérieur du réseau où on est situé et qui le traverse, l'abîme, le perce. Il s'agit de l'événement comme ce qui advient et qui déconstruit, dans son devenir, la trame de l'enjeu. Il s'agit de l'événement comme irruption (depuis les phénomènes naturels comme le tremblement de terre à des actes terroristes comme le 11 septembre, en passant par d'innombrables guerres, épidémies ou découvertes). Mais l'événement peut être aussi compris d'une manière plus originaire, c'est-à-dire, de manière indépendante s'il fait irruption ou pas dans l'idéologie qui nous régule. L'événement est une possibilité de nous réapproprier nous-mêmes (Heidegger), et tout un chacun, c'est comme une certaine réflexion qui nous tourne vers nous-mêmes, au-delà de la trame de l'idéologie où on est situé, et qui nous permet de nous focaliser et de

regarder vers où chacun de nous veut se diriger ou pas. C'est donc l'événement en tant qu'appropriation réflexive d'un individu, d'une société, d'une époque. Et il y a aussi l'événement qui se donne à travers le caractère physique propre à l'homme, c'est-à-dire en tant que sensation. C'est un événement qui se présente, par exemple, dans le malaise ressenti (depuis la révolution française au 15-M), comme une certaine affection qui nous rassemble les uns les autres et qui nous fait vibrer et devenir comme une onde qui s'amplifie (les mouvements sociaux sont cela). Il s'agit de l'événement en tant que corps (Butler, Deleuze, etc). L'événement dynamise ainsi l'idéologie, quelle qu'elle soit, et la déstructure. Au fond, l'événement la dynamise parce qu'il la rend de nouveau historique. L'événement montre le caractère radicalement historisant de l'homme ; son caractère d'éternel retour, sa gaieté, comme dirait Nietzsche. Il n'y a pas d'idéologie résistante à la gaieté de l'événement. L'événement est l'irruption, l'appropriation et la corporisation d'une nouvelle histoire émergente. Dans la prise de décisions s'ouvre l'idéologie et à la fois la technique redevient historique. C'est à partir de l'idée qu'advient l'histoire technique et la trame de l'idéologie où nous sommes. Un simple dire oui ou non constitue le début du chemin par lequel tout le devenir va se configurer. Un « faisons telle chose ou allons vers tel endroit », « faisons telle guerre, telle bataille qui se gagne ou se perd, telle alliance qui se réalise ou telle tradition qui se produit, etc. » ; ce sont des prises de décisions au sens large, au-delà du fait d'être ou non conscientes ; et ce sont ces prises de décisions qui permettent la marche du monde. Autrement dit, le monde se crée de nouveau à chaque fois que des décisions sont prises.

## Conclusion

En définitive, dans le présent article, nous avons présenté une pensée hégélienne avec ses éléments logiques d'analyse (à la hauteur du XXI<sup>e</sup> siècle) mais à la manière « nietzschéenne », c'est-à-dire, avec production de sens et liberté. De cette manière, nous pouvons comprendre par où l'homme cherche une sortie pour donner sens à sa vie dans l'actualité.

Nous soutenons que dans la mesure où nous historicisons l'idéologie actuelle, nous trouvons la possibilité de dessiner son changement. Un changement n'est pas facile à réaliser car l'événement nous saisit et nous sommes toujours pris dans des intempéries. Cependant, même de cette manière, nous pouvons naviguer et construire une idée qui nous ouvre à un autre mode de vie et d'être ensemble. Certaines idées s'achèvent, comme celles d'Antoine et de son Alexandrie, mais il y a d'autres histoires qui sont en train de s'écrire au moment actuel. Il faut y être attentif et avoir la capacité de voir comment « le dieu » est présent, c'est-à-dire, comment la prise de décisions des uns avec les autres crée une politique qui nous oriente et qui nous montre un chemin à faire.